

L'athéisme à l'épreuve du discours analytique.

Mettre l'athéisme à l'épreuve du discours analytique peut sembler paradoxal puisque d'ordinaire c'est la foi qui est mise à l'épreuve. Affirmer sa foi en Dieu est plus facilement sujet à caution que de proclamer son athéisme. L'athée il suffit qu'il se dise tel pour qu'on le croie sur parole.

Freud, qui n'était pas croyant, espérait que la religion finirait par disparaître avec les progrès de la culture et la question de Dieu avec. Lacan ne partageait pas cet optimisme positiviste et pensait au contraire que la religion était increvable. Cependant il plaçait quelques espoirs dans un athéisme possible par la voie de la psychanalyse.

La thèse de Lacan concernant l'athéisme va comme souvent à rebours de la pensée commune. Elle se déploie et évolue au cours de son enseignement pour arriver à une formalisation qui ne variera pas. Elle fait de la croyance en l'existence de Dieu la position générale. En 75 dans son séminaire RSI¹, s'adressant à son public de psychanalystes il pouvait dire « Tout le monde y croit ! (à l'ek-sistence de Dieu) » et il se faisait fort, disait-il, de prouver à chacun sa croyance en cette ek-sistence de Dieu. Il précisait que là était le scandale de la psychanalyse, qu'il n'y avait que la psychanalyse à faire valoir et à prouver que tout le monde y croit.

L'écriture scindée en deux du mot ek-sistence en isolant le préfixe *ek* ou *ex* ajoute le sens de « hors de » au sens premier. Il opère de même pour parler de l'ex-sistence de l'Urverdrängt, le refoulé originaire et irréductible. Cela nous indique une homologie de structure entre Dieu et le refoulé originaire, inconscient inatteignable, représenté par un trou dans le symbolique. Cette thèse est contemporaine de l'élaboration du nœud borroméen et il faudrait s'y référer pour bien en saisir la logique, ce que je ne ferai pas ici. Elle nous invite cependant sans ambages à adopter une attitude critique, de méfiance, à l'égard de tout athéisme affirmé. C'est donc cette direction que je prendrai pour essayer de voir comment l'athéisme résiste ou pas à sa mise à l'épreuve par le discours analytique.

Il me semble que Lacan a procédé par étapes avant d'en arriver à sa thèse générale et qu'il s'est d'abord attaqué à un champ duquel le sentiment religieux se devrait d'être absent selon les convictions de notre époque. Ce champ est celui de la science. La science nous la concevons communément comme une discipline en opposition radicale et nécessaire avec toute théologie, selon l'expression d'Auguste Comte. La théologie quant à elle serait renvoyée à l'histoire de l'humanité d'avant la révolution scientifique.

L'histoire des relations entre la science et la religion ne serait donc qu'une série de conflits aussi permanents qu'inévitables. En témoigneraient les procès de Galilée, Giordano Bruno et les violentes réactions contre le darwinisme.

En réalité il n'en a pas toujours été ainsi et pendant longtemps, aussi bien dans la pensée scientifique que dans la pensée religieuse, la complémentarité de l'une et de l'autre était admise. Expliquer un phénomène en termes de cause naturelle n'empêchait pas de l'expliquer en termes d'intention divine. Que la science et la religion soient considérées comme en opposition est une évolution récente. Sans revenir sur le Dieu de Newton, celui de Darwin, arrêtons-nous sur le Dieu d'un des plus fameux savants du XX^e siècle qui intéressa Lacan, le Dieu d'Einstein.

¹ RSI leçon du 8 avril 1975

Parler du Dieu d'Einstein ne peut se faire qu'à reprendre la distinction pascalienne qui oppose d'un côté le Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob au Dieu des philosophes et des savants. Pour Pascal qui vivait à une époque de valorisation de l'amour de Dieu, le vrai Dieu était celui des Chrétiens. Le Dieu des savants, l'auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments n'était qu'un faux Dieu. Ce Dieu était « la part des païens » comme il s'exprimait dédaigneusement.

Einstein se déclarait athée et il était considéré comme tel par la communauté juive. Athée, Einstein ne croyait pas au Dieu des religions révélées, ce qui ne l'empêchait pas cependant de se référer régulièrement au divin. Quand Lacan mentionne le Dieu d'Einstein dans son texte « La méprise du sujet supposé savoir »², il nous dit que ce n'était pas pour lui une façon de parler, qu'il croyait bien en un Dieu, certes compliqué mais certainement pas malhonnête ni joueur.

Ces qualités qu'Einstein confère à Dieu se trouvent résumées dans deux aphorismes : « le seigneur est subtil mais il n'est pas méchant, ni malhonnête » et un plus célèbre « Dieu ne joue pas aux dés »³. Cette maxime fut lancée par Einstein en réponse à l'interprétation non déterministe de la mécanique quantique. On la retrouve dans sa correspondance avec son ami Max Born et dans ses échanges avec Niels Bohr. Ce dernier, ardent promoteur de la théorie quantique, lui répondit un jour, agacé, qu'il devait cesser de dire à Dieu ce qu'il devait faire. Pour Einstein la théorie quantique, avec son fameux principe d'incertitude d'Heisenberg, affirmant l'impossibilité de connaître en même temps, de façon exacte, la position et la vitesse d'une particule (si vous avez l'une vous n'avez pas l'autre) remettait en cause le dessein de Dieu en laissant penser qu'il y avait de l'indétermination dans la nature. Il pensait que cette théorie probabiliste était incomplète.

Einstein était croyant. Il croyait au déterminisme universel et ce qu'il appelait son "sentiment religieux cosmique" était lié à celui de sa conviction d'une causalité physique complète. Il avait une foi profonde dans l'intelligibilité de la nature.

A la vision théologique d'un Dieu créateur de l'Univers, il opposait celle d'un Dieu architecte garant de l'ordre de l'univers. Son Dieu il le comparait à celui des philosophes, Spinoza⁴ plus particulièrement, pour qui la volonté de Dieu s'exprimait dans les lois de la nature. Son sentiment religieux consistait dans la reconnaissance d'une unité dans la nature, une sorte d'harmonie préétablie qui se révélait dans notre connaissance du monde lui-même. Ce qui lui faisait dire que la chose la plus incompréhensible au monde, c'est qu'il soit compréhensible, laissant ainsi entrevoir la main de Dieu derrière l'extraordinaire ajustement des paramètres physiques et cosmologiques de l'univers.

Finalement pour Einstein, le savoir préexiste à sa découverte et Dieu en est le dépositaire.

Ce petit cheminement nous amène à une question fondamentale, tant pour la science que pour la psychanalyse, question qui ne manque jamais de se poser quand surgit du savoir. C'est celle que Lacan fait ressortir, à propos de la découverte du nombre transfini de Cantor, qui se

² La méprise du sujet supposé savoir, p. 330, in *Autres Ecrits*, Seuil

³ Einstein, lettre à Max Born (7 sept. 1944) in A. Einstein, M. Born, *Correspondance 1916-1955*, Seuil, Paris, 1969 : "Tu crois au Dieu qui joue aux dés et moi à la seule valeur des lois dans un univers où quelque chose existe objectivement, que je cherche à saisir d'une manière sauvagement spéculative. (...) Le grand succès de la théorie des quanta dès son début ne peut m'amener à croire à ce jeu de dés fondamental, bien que je sache que mes confrères plus jeunes voient là un effet de la fossilisation".

⁴ Albert Einstein / 1879-1955 / Télégramme au rabbin Goldstein de New York, avril 1929 " Je crois au Dieu de Spinoza, qui se révèle dans l'ordre harmonieux de ce qui existe, et non en un dieu qui se préoccupe du sort et des actions des êtres humains. "

formule ainsi (ce n'est pas lui qui la formule mais il nous dit comment elle se formule) : "où peut-on dire que ce « rien que savoir » (le nombre transfini) attendait celui qui devait se faire son trouveur ? Si ce n'est en aucun sujet, c'est en quel *on* de l'être" ⁵

Cet *on* de l'être, autrement nommé par Lacan le sujet supposé savoir (c'est le même qui est impliqué dans le transfert), est, le Dieu des philosophes, nous dit-il, Dieu identique à celui de la science.

Ainsi ce Dieu traqué par le discours analytique est je cite « débusqué de sa latence en toute théorie » Et Lacan de poser une question essentielle : « Theoria, serait-ce la place au monde de la théo-logie ? »

La réponse est sans appel pour la théologie chrétienne. Oui la science de Dieu, la théo-logie, se loge dans la théorie scientifique. Et sublime paradoxe l'athée dit-il « nous apparaît celui qui y tient le plus fort »⁶. C'est-à-dire qu'il n'y a pas meilleur supporteur de l'existence de Dieu que l'athée, celui qui rejette le Dieu personnel au profit du Dieu de la théologie rationnelle. On le vérifie sans difficulté avec Einstein.

Et aujourd'hui qu'en est-il ? Les avancées de la science et plus particulièrement celles de la mécanique quantique ont-elles écornées comme le craignait Einstein l'hypothèse Dieu pour reprendre le mot de Laplace⁷ ?

Ces interrogations font l'objet de profonds débats dans le milieu scientifique. De ces controverses il ressort que l'incertitude quantique n'a pas mis à mal le déterminisme universel de la théorie de la relativité générale et que loin d'affaiblir l'existence d'un sujet supposé au savoir, la mécanique quantique inspire plutôt une sorte de ferveur religieuse. Prenez n'importe quel débat de cosmologie, sur l'origine de l'univers, et vous verrez que l'hypothèse Dieu surgit inmanquablement.

Et plus généralement à l'énigme du *fine tuning*, c'est-à-dire à ce défi posé à la pensée scientifique du réglage extrêmement fin des constantes de l'univers - sans lequel l'univers ne serait pas ce qu'il est et la vie n'aurait pas pu apparaître - à cette énigme, nombreux sont les scientifiques à considérer que ce fin réglage ne peut pas relever que du hasard mais d'une transcendance supérieure, d'un dessein intelligent

Finalement toute cette interrogation tourne autour de l'idée que la nature est soumise à des lois. Enoncer que le monde est soumis à des lois, à des constantes, c'est-à-dire à du savoir réel, fait surgit inmanquablement la question du lieu d'où émanent ces lois et invariablement émerge l'inclination à convoquer Dieu, même si ce n'est pas le nom qu'on lui donne, comme sujet supposé à ce savoir.

Lacan dit quelque chose dans cette veine dans le compte-rendu sur son séminaire « ...Ou pire »⁸

Il aborde la chose par le biais de l'Un, l'Un de savoir et affirme que les psychanalystes ne supportent pas l'inébranlable de l'Un dans la science moderne. Ce qui veut dire que l'Un n'a pas été ébranlé par les dernières avancées de la science et il se réfère pour l'affirmer à la mécanique quantique quand il dit que « même les refus de l'univocité par la théorie des quantas ne réfutent pas la constance de l'énergie, constance unique, voire que la probabilité promeuve l'Un comme l'élément le plus près de la nature, ce qui est comique »

⁵ La méprise du sujet supposé savoir, p. 337

⁶ La méprise du sujet supposé savoir, p. 337 « De la chrétienne assurément depuis qu'elle existe, moyennant quoi l'athée nous apparaît comme celui qui y tient le plus fort »

⁷ Napoléon fit remarquer à Laplace à propos de son ouvrage « L'exposition du système du monde » que son travail était excellent mais qu'il n'y avait pas de trace de Dieu dans son ouvrage et Laplace lui répondit qu'il n'avait pas eu besoin de cette hypothèse.

⁸ « ... ou pire », p. 550, in Autres Ecrits

Il y a de l'Un dans la science mais ce n'est pas le même que celui de la psychanalyse.

Tout ce développement ne serait que vaine et fastidieuse digression s'il ne nous permettait pas de saisir au moins deux choses.

Premièrement en quoi les assertions de Lacan sur les rapports de Dieu et de la science prononcées en mai 1977 dans son séminaire de « L'insu que sait de l'une bévue ... » sont fondées. Il disait que « tout ce qui s'énonce, jusqu'à présent, comme science, est suspendu à l'idée de Dieu »⁹ et de la science, il affirmait que c'était un Dieu-lire, jouant sur les mots délire et Dieu. Effectivement nous pouvons considérer qu'avec le discours scientifique nous sommes pris dans la structure du délire. Au Un de savoir, au savoir réel posé en énigme (fine tuning mais aussi l'interrogation d'Einstein sur la compréhensibilité du monde), savoir hors-sens homologue à l'hallucination comme signifiant dans le réel, le discours scientifique répond par une construction imaginario-symbolique qui implique Dieu, qui forme ce Dieu-lire. Les scientifiques qui ne veulent pas convoquer Dieu, qui refusent de le faire, doivent en passer par d'autres théories qui impliquent le hasard comme la théorie de la loterie. Notre univers aurait tiré les bons numéros mais il ne serait pas le seul. Il y aurait une multitude d'univers avec des constantes de grandeurs différentes qui ne nous seraient pas accessibles, ce qui n'est que pure spéculation.

A la suite de cette thèse Lacan ajoutait que la science et la religion allaient très bien ensemble, reprenant sa thèse de 67.

Sur ce point, je pense que le Vatican ne s'y trompe pas. Voyez comment il vient de réhabiliter Darwin et sa théorie de l'évolution en acceptant de participer cette année (2009) au bicentenaire de la naissance du biologiste et en reléguant les ultras des théories créationnistes au rang marginal de « phénomène culturel ». Et quand les autorités pontificales distillent l'idée selon laquelle l'évolution biologique et la foi catholique auraient toujours été complémentaires, elles ne font que reprendre le crédo einsteinien suivant : « la science sans la religion est boiteuse, la religion sans la science est aveugle ».

Et aussi comment ne pas voir dans le revirement total du Vatican à l'égard de Galilée, non pas une simple repentance, mais la consécration de cette complémentarité entre science et religion ? Déjà réhabilité par Jean-Paul II en 1992, la curie romaine lui consacre actuellement, en son musée, une exposition célébrant le 400e anniversaire de sa première observation céleste.

Il est une deuxième chose à laquelle les thèses lacaniennes peuvent nous rendre sensibles, une façon d'entendre en quoi la pointe de la psychanalyse peut être logée par Lacan dans l'athéisme¹⁰. Du discours de la science nous venons de voir qu'il n'y a rien à attendre d'un possible exorcisme de Dieu, bien au contraire.

En revanche du discours analytique il est attendu qu'il conduise l'analysant jusqu'à ce

⁹ L'insu que sait de l'une bévue, leçon du 17 mai 1977

¹⁰ Cf. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p 139. « la pointe de la psychanalyse est bel et bien l'athéisme, à la condition de donner à ce terme un autre sens que celui du *Dieu est mort* (de Nietzsche), dont tout indique que, loin qu'il mette en question ce qui est en jeu, à savoir la loi, bien plutôt il la consolide. »

moment où « *se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir* »¹¹. Autrement formulé : que l'analysant se passe de l'hypothèse Dieu pour aborder la question du savoir de l'inconscient.

Cette visée, la chute du sujet supposé savoir, nous en faisons un passage dans l'analyse en fin de compte peu problématisé.

Hors l'insistance de Lacan à dénoncer le refus des psychanalystes à accepter « *qu'il puisse se dire quelque chose, sans qu'aucun sujet le sache.* »¹², c'est à dire le refus de désolidariser le savoir de l'inconscient du sujet, me semble être le signe que cette opération ne va pas de soi.

Ce n'est pas par simple principe de laïcité que l'athéisme est requis chez l'analyste mais parce qu'il est une condition nécessaire à l'acte analytique. Croire en l'inconscient, l'inconscient comme savoir sans sujet, nécessite la perte de la foi dans le sujet supposé savoir.

Alors comment en rendre compte, comment rendre compte que cet athéisme a bien été atteint ?

La réponse vous la connaissez, c'est par la passe comme dispositif mis au contrôle des conditions de l'acte. La passe n'est évidemment pas une mise à l'épreuve de l'athéisme du passant mais le lieu d'en juger.

Une question toujours présente dans les cartels de la passe porte sur ce qu'il convient d'évaluer du parcours analytique du passant. Et les réponses varient.

En avoir fini avec cette foi faite dans le sujet supposé savoir comme signe du virage de passe est une indication de Lacan des années 67. Elle dépasse la traversée du fantasme qu'elle inclut. Cette indication ne s'oppose pas aux avancées ultérieures de Lacan sur l'inconscient réel puisque désupposer le savoir à l'analyste est une condition nécessaire à la reconnaissance d'un savoir de l'inconscient, sans que le sujet puisse dire lequel, c'est-à-dire un savoir hors sens.

La question qui se pose est celle du repérage clinique de cette faille aperçue du sujet supposé savoir. Je ne pense pas que sa chute puisse se saisir en elle-même. En revanche ses effets dans la cure doivent pouvoir se recueillir. Ils correspondent à ce passage ou l'analysant en termine avec l'association libre, avec sa quête du sens et la poursuite de la vérité qui, nous le savons maintenant, ment sur le réel en jeu pour le sujet. C'est ce moment où le sujet ne cherche plus à trouver le sens de son symptôme, qu'il peut faire avec, ce que nous appelons l'identification au symptôme.

Et lorsqu'un cartel de la passe invite le passant à poursuivre son analyse ce ne devrait pas être en raison d'une vérité non atteinte sur le symptôme, puisqu'elle ne peut se dire toute et qu'en plus elle ment, mais plutôt parce que le point d'athéisme n'est pas atteint.

Patrick BARILLOT

Intervention aux journées de l'EPFCL « Psychanalyse et religion » à Paris

6 décembre 2009

¹¹ Proposition de 67, p. 254, in *Autres Ecrits*

¹² La méprise du sujet supposé savoir, p. 336